

Etude du *Temps de l'innocence*
La solitude (plaisir ou souffrance?) (source : Clary de Plinval)

Être seul peut être le fruit d'un choix (solitude pour réfléchir sur soi, sur sa vie, isolement pour le travail) ou la conséquence d'une marginalisation ou d'une exclusion imposée (esseulement, isolement subi), cf. Arendt.

Elle apparaît dans le roman sous trois modalités :

- a) le plaisir de la solitude
- b) la souffrance de la solitude, la solitude subie, prix à payer
- c) la peur de la solitude.

a- Contrairement à ce que l'on peut avoir dans les deux autres œuvres, la solitude de l'individu se présente parfois comme un plaisir, lorsqu'il s'agit d'un refuge, d'un espace de tranquillité, pour soi, et sans le risque d'être dérangé. En effet, l'espace de solitude individuelle échappe aux normes et aux conventions de l'espace social (opéra, réceptions, espace public, lieu de travail...), et offre en cela du repos pour l'individu sans cesse soumis aux injonctions et aux traditions de la société.

On le voit à la fin du chapitre XIV, p. 140-141, lorsqu'Archer apprend le départ soudain d'Ellen pour la propriété des Van den Luyden, ce qui contrarie son projet de week-end. En effet, Archer envisage un week-end de solitude comme un grand plaisir : il pourra lire au calme. A ce calme et ce silence s'opposent les réunions mondaines bruyantes et superficielles qu'organisent les Reggis Chivers. Sa préférence personnelle va à la lecture, plus enrichissante. Toutefois, on voit qu'Archer va se laisser tenter, et renoncer à ce moment d'intériorité dans l'espoir de pouvoir retrouver Ellen à la campagne.

La solitude d'Archer prendra un autre visage positif à la fin du roman, plus profond encore, lorsqu'il renoncera à aller rendre visite à Ellen avec son fils à Paris. La solitude permet tout d'abord au personnage de se questionner sur sa place dans la société et au sein de sa famille (notamment dans les échanges avec son fils Dallas). L'heure de vérité d'un être ne prend corps que dans le choix délibéré de la solitude et de la mise à distance du groupe (ce qui produit l'effet de monologue intérieur du dernier chapitre). L'introspection ne peut s'accomplir qu'isolément (le groupe empêche ce mouvement). La solitude d'Archer dans le dénouement manifeste-t-elle une forme de fidélité aux valeurs dont il a hérité ? Ou laisse-t-elle envisager un accès à une vérité plus intime ? (relecture de vie). En tout cas, cette solitude d'Archer est plus profonde que la solitude envisagée pour la lecture (solitude proche de l'isolement).

Pour Ellen aussi, la solitude est un besoin, celui de l'intimité, de l'intériorité, loin du regard des autres. Elle dit à Archer : « Ne peut-on jamais, dans une maison américaine, être un peu seule ? Vous qui êtes si réservés, si discrets, comment se fait-il que vous ayez si peu le sens de l'intimité ? » (ch. XV, p. 145).

b- La solitude peut néanmoins être subie, vécue comme une souffrance.

C'est le cas d'Ellen.

« Ellen souffrait de la solitude », comprend Archer à la fin du Ch XIII (p. 134) (et May aussi l'a deviné), alors même qu'elle « savait se garder toute seule », « avait Beaufort à ses pieds, Mrs. Van der Luyden (...) au-dessus d'elle comme une divinité protectrice » et que « de nombreux candidats attendaient leur tour de se déclarer ses défenseurs. » (p. 134). On sent une pointe de jalousie chez Archer, qui a néanmoins l'intuition que l'entourage d'Ellen ne supprime pas sa solitude. On pourrait dire qu'elle est esseulée, n'a pas trouver d'alter ego (cf. Aristote chez Arendt), n'a pas de véritable compagnon avec qui échanger et de qui être comprise. C'est une solitude psychologique, redoublée par le jugement sévère que les gens portent sur elle. Ellen ne peut pas exprimer ce qu'elle pense à ceux qui l'entourent soi-disant de leur sollicitude :

« Elles [ma grand-mère et mes tantes] veulent m'aider, mais à la condition de ne rien entendre qui leur déplaît. Ma tante Welland me l'a dit en propres termes. On ne désire donc pas savoir la

vérité ici ? La solitude, c'est de vivre parmi tous ces gens aimables qui ne vous demandent que de dissimuler vos pensées. » (ch. IX, p. 92-93).

Ellen apprend cependant à dompter sa solitude, à l'habiter. Lors de l'entrevue du ch. XVIII, Archer lui a déclaré son amour, ils ont échangé quelques baisers, mais elle a déclaré que la situation ne devait pas changer (il est fiancé, elle est mariée). Elle a finalement renoncé à une soirée chez Mrs Struthers et Archer lui dit :

« — Pourquoi ce sacrifice, puisque l'isolement vous pèse ? Je n'ai aucun droit de vous retenir loin de vos amis...

Elle sourit sous ses paupières humides.

— Je ne serai pas seule maintenant. J'étais seule ; j'avais peur ; mais le vide et l'obscurité se sont dissipés. Désormais, quand je rentrerai en moi-même, je serai comme un enfant qui revient la nuit dans une chambre où il y a toujours une lumière. » (p. 182)

Cette lumière, c'est la certitude de se savoir aimée. Ellen a trouvé en Archer un alter ego, qu'elle admire (« personne ne semblait me comprendre comme vous. », p. 180, « Jamais je n'avais connu personne qui vous ressemblât, qui fût aussi loyal, aussi généreux. », p. 181) et elle renonce à lui parce que justement elle l'aime et elle aime en lui sa droiture morale, son intégrité (« Je ne peux vous aimer que si je renonce à vous », p. 181).

- ⇒ Cette grande solitude est le prix à payer pour être libre. L'indépendance d'esprit et de vie d'Ellen la marginalise : non seulement, elle est peu comprise dans ses aspirations, notamment dans son désir d'autonomie, mais en plus, comme femme libérée, elle est mal vue, et donc mise au ban des cercles mondains.

Si Archer le comprend (c'est son analyse), c'est qu'il commence lui aussi à sentir le prix amer de l'émancipation. Il commence en effet à se sentir étranger dans sa propre famille, contrairement à May qui fusionne avec elle. Ainsi, p ; 101, il répond à sa sœur Janey :

« — Oh ! la famille ! la famille ! railla-t-il.

— Newland ! Est-ce que tu ne te soucies pas de la famille ?

— Pas pour un liard ! »

Généralement, il se retient d'exprimer ses désaccords, ses prises de distance, et les éprouve donc seul, dans son for interne. Mais ses pensées sont révélées au lecteur puisque le récit se fait de son point de vue. Ainsi par exemple, il trouve ridicule de perdre son énergie et son temps sur des détails pour le mariage, alors qu'il y a des choses bien plus graves (ch. XIX, p. 189-190) : cf débat sur l'exposition des cadeaux et pensée de Newland : « Et pendant ce temps, pensait-il, il y a dans le monde des êtres réels, qui se débattent dans la vérité de la vie !... » => mais il garde son mépris pour lui, et se trouve donc seul avec ses pensées. L'intériorité est son espace de liberté, son refuge, alors qu'il ne partage pas les préoccupations et les opinions de la communauté (f. liberté de pensée inaliénable chez Spinoza). La solitude est donc subie, mais c'est une forme d'échappatoire, pour être fidèle à soi-même, lorsqu'on ne s'accorde pas avec les autres membres de la communauté.

L'ostracisation d'Archer est progressive et il ne s'en rend pas compte immédiatement : cf p. 233-234¹. Il est exclu des discussions autour du sort d'Ellen, car il est perçu comme un traître. Mais cette exclusion n'est pas dite. Le comble de son isolement se fera au moment du dîner d'adieu à Ellen, alors qu'il comprend qu'on l'a cru amant d'Ellen : « Alors, dans un éclair, il eut l'intuition que pour tout ce monde, Mme Olenska et lui

¹ Archer se taisait, dans la stupeur de découvrir que de telles négociations avaient eu lieu sans qu'il en eût seulement été averti. Il comprit que la famille avait cessé de le consulter, avertie par quelque profond instinct de clan qu'il ne la suivrait plus. Il se rappela la remarque de May, le soir de la fête du tir à l'arc : « Peut-être, après tout, Ellen serait-elle plus heureuse avec son mari. » Il se souvint de sa riposte indignée. Il se rendit compte aussi que, depuis lors, sa femme n'avait plus prononcé devant lui le nom de Mme Olenska. L'allusion de May n'avait été sans doute que le brin de paille levé pour voir d'où vient le vent. Le résultat avait été communiqué à la famille, et Archer tacitement exclu de leurs conseils.

étaient amants. Il comprit qu'elle et lui avaient été, depuis des mois, le point de mire de regards vigilants et d'oreilles attentives ; il comprit que, par des moyens qu'il ignorait encore, la séparation entre lui et sa complice avait été préparée et obtenue. », p. 300)

c- Enfin la solitude dans notre roman, c'est aussi un spectre qui prend deux formes :

-la peur d'être seul, très présente dans *Le Temps de l'innocence*, car c'est elle qui régit bien des comportements et fait qu'on accepte de respecter des normes parfois vides de sens.

- la peur de l'autre et de sa différence, qui conduit à isoler soi-même des individus qui ne rentrent pas tout à fait dans les cases socialement préétablies.

Archer est concerné par cette peur : alors même qu'il méprise les membres de son club pour leur inculture, il se range de leur côté par instinct de préservation, sentant les dangers d'un individu seul face à un groupe : « par une habitude de solidarité masculine, Newland Archer acceptait leur code en fait de morale. Il sentait instinctivement que sur ce terrain il serait à la fois incommode et de mauvais goût de faire cavalier seul. », ch. I, p. 26) => l'appartenance au groupe, aussi méprisable soit-il, est toujours rassurante, réconfortante. Elle est moins exigeante que la lutte en solitaire contre les oppositions.

Ellen aussi est concernée par cette peur d'être seule : en effet, parce qu'elle subit déjà la solitude, elle la fuit : elle accepte les invitations qui lui sont faites sans se montrer trop regardante parce qu'elle redoute de se retrouver seule. Cf les invitations chez Mrs Struthers (« Il faut bien que j'aille où on m'invite ; autrement, je serais trop seule », p. 177).

Traversé par cette peur de la solitude, Archer espère pouvoir en être préservé grâce à la vie conjugale. Être un couple uni, ce serait l'assurance de ne plus être jamais seul. On le voit dans une phrase non traduite par M. Taillandier, mais que l'on retrouve dans la traduction de S. Fosse (p. 228) : « il n'avait plus qu'une pensée : jamais plus il ne se sentirait entièrement seul ». Hélas, cette illusion se dissipe vite car il découvre qu'il est très seul dans son couple : son mariage n'est pas le lieu rêvé de la communion des âmes, du partage, de la complicité et de la compréhension mutuelle. Au contraire, dès le voyage de noces, un fossé se creuse entre les époux : Archer se sent jugé par May après le dîner mondain à Londres. Ils n'ont pas les mêmes aspirations, la même vision des choses. Cf p. 204-205 : « Archer détestait sa manière de prononcer : « intellectuel » et « commun. » Il se surprenait à souligner de plus en plus à ses propres yeux certaines façons de May qui le choquaient. En somme, elle avait toujours eu le même point de vue : celui du monde qui les entourait, celui qu'Archer lui-même avait accepté jusque-là, le seul que pût avoir une femme « bien. » ».

La peur de la solitude pousse aussi à rejeter l'individu différent, dans la mesure où il fait peur et représente même une menace de contagion : en fréquentant un tel individu, on risquerait d'être soi-même marginalisé à terme. D'où cette tendance générale du Vieux New York à marginaliser tous les individus qui brisent l'uniformité, qui ne se soumettent pas aux normes. Ellen a ainsi été rejetée dès son enfance, considérée comme un corps étranger : « Sa robe de mérinos rouge et son collier d'ambre lui donnaient l'air d'une petite bohémienne² » (p. 76). Plus tard, elle est perçue comme une sorte de virus, un individu à la moralité douteuse menaçant de contaminer la communauté de sa tare sociale. En effet, alors qu'elle ne fait qu'arriver à New York, Sillerton Jackson est déjà méfiant et réprobateur lorsqu'il la voit dans la loge des Mingott : « Je n'aurais jamais cru que les Mingott oseraient cela » (p. 28) ; Archer aussi s'inquiète : « la manière dont le velours libre du corsage glissait de ses fines épaules le choquait et le troublait. La pensée de May Welland exposée à l'influence d'une jeune femme si insouciant des principes du bon goût lui était insupportable », p. 32).

²On se montrait bien disposé en faveur de la petite, quoique son teint éclatant et ses boucles indociles lui donnassent un air de gaieté un peu choquant chez une enfant qui aurait dû porter encore le deuil de ses parents. C'était une des aberrations de Medora que d'en prendre à son aise avec les rites du deuil américain, si strictes à cette époque, et quand elle débarqua du paquebot après la mort des parents d'Ellen, sa famille fut scandalisée de voir que le voile de crêpe qu'elle portait pour le deuil de son frère était de plusieurs centimètres plus court que celui de ses belles-sœurs. Quant à Ellen, sa robe de mérinos rouge et son collier d'ambre lui donnaient l'air d'une petite bohémienne.

Texte repère : la solitude chez H. Arendt. (isolement, esseulement, désolation...)

« La morale concerne l'individu dans sa singularité. Le critère de ce qui est juste et injuste, la réponse à la question : que dois-je faire? ne dépendent en dernière analyse ni des us et coutumes que je partage avec ceux qui m'entourent ni d'un commandement d'origine divine ou humaine, mais de ce que je décide en me considérant. Autrement dit, si je ne peux pas accomplir certaines choses, c'est parce que, si je les faisais, je ne pourrais plus vivre avec moi-même.

Ce vivre-avec-moi est davantage que le conscient [*consciousness*], davantage que la connaissance directe de moi-même [*self-awareness*] qui m'accompagne dans tout ce que je fais et dans tout ce que j'affirme être. Être avec moi-même et juger par moi-même s'articulent et s'actualisent dans les processus de pensée, et chaque processus de pensée est une activité au cours de laquelle je me parle de ce qui se trouve me concerner. Le mode d'existence qui est présent dans ce dialogue silencieux, je l'appellerais maintenant *solitude*. La solitude représente donc davantage que les autres modes d'être seul, en particulier et surtout l'esseulement et l'isolement, et elle est différente d'eux.

La solitude implique que, bien que seul, je sois avec quelqu'un (c'est-à-dire moi-même). Elle signifie que je suis deux en un, alors que l'isolement ainsi que l'esseulement ne connaissent pas cette forme de schisme, cette dichotomie intérieure dans laquelle je peux me poser des questions et recevoir une réponse. La solitude et l'activité qui lui correspond, qui est la pensée, peuvent être interrompues par quelqu'un d'autre qui s'adresse à moi ou, comme toute activité, lorsqu'on fait quelque chose d'autre, ou par la simple fatigue. Dans tous ces cas, les deux que j'étais dans la pensée redeviennent un. Si quelqu'un s'adresse à moi, je dois maintenant lui parler à lui, et non plus à moi-même; quand je lui parle, je change. Je deviens un : je suis bien sûr conscient de moi-même, mais je ne suis plus pleinement et explicitement en possession de moi-même. Si une seule personne s'adresse à moi et si, comme cela arrive parfois, nous commençons à parler sous forme de dialogue des mêmes choses qui préoccupaient l'un d'entre nous tandis qu'il était encore dans la solitude, alors tout se passe comme si je m'adressais à un autre soi. Et cet autre soi, *allos authos*, Aristote le définissait à juste titre comme l'ami. Si, d'un autre côté, mon processus de pensée dans la solitude s'arrête pour une raison ou une autre, je deviens un aussi. Parce que ce un que je suis désormais est sans compagnie, je peux rechercher celle des autres — sous la forme de gens, de livres, de musique —, et s'ils me font défaut ou si je suis incapable d'établir un contact avec eux, je suis envahi par l'ennui et l'esseulement. Pour cela, il n'est pas nécessaire d'être seul : je peux m'ennuyer beaucoup et me sentir très esseulé au milieu de la foule, mais pas dans la vraie solitude, c'est-à-dire en compagnie de moi-même ou avec un ami, au sens d'un autre soi. C'est pourquoi il est bien plus difficile de supporter d'être seul au milieu de la foule que dans la solitude — comme Maître Eckhart l'a fait remarquer.

Le dernier mode d'être seul, que j'appelle isolement, apparaît quand je ne suis ni avec moi-même ni en compagnie des autres, mais concerné par les choses du monde. L'isolement peut être la condition naturelle pour toutes sortes de

Hannah Arendt. *Questions de philosophie morale*, dans *Responsabilité et jugement*, Payot, 2005, p.

125 à 128. Traduction de Jean-Luc Fidel.

cf. Arendt, *Le Système totalitaire*, « Je peux être isolée – c'est-à-dire dans une situation où je ne peux agir parce qu'il n'est personne pour agir avec moi – sans être « désolée » et je peux être « désolée », c'est-à-dire dans une situation où en tant que personne je me sens à l'écart de toute société humaine – sans être isolée. (...) Le solitaire au contraire est seul et peut par conséquent « être ensemble avec lui-même).

Voir les analyses de Simone Manon sur <https://www.philolog.fr/solitude-esseulement-isolement-hannah-arendt/>